

# Entretien avec le philosophe autrichien Hans Köchler

■ Propos recueillis par Dr. Hamid Lechhab

” Il n’est plus nécessaire de présenter le Professeur autrichien Hans Köchler aux lectrices et lecteurs marocains, tant sa présence intellectuelle et physique sur le sol marocain et dans le monde arabe s’étend sur près d’un demi-siècle. Il convient de rappeler que, dès ses premiers ouvrages philosophiques, Hans Köchler s’est engagé à défendre des principes philosophiques solides, tout en exhortant l’Occident, de manière critique et profondément fondée, à prendre conscience que l’instrumentalisation de la démocratie comme outil de pression et de répression à l’encontre d’autres nations compromet gravement sa crédibilité en tant que garant et protecteur de ce modèle de gouvernance. Hans Köchler est de retour au Maroc pour participer à deux rencontres philosophiques à Casablanca et à El Jadida, prévues les 12 et 13 de ce mois. Au cours des vingt dernières années, il a centré ses recherches sur l’analyse philosophique des nouvelles technologies et sur leurs retombées politico-idéologiques. C’est cette thématique qui sera largement abordée dans cet entretien que nous avons eu avec lui. ”

Depuis plus d’un demi-siècle, vous vous rendez régulièrement au Maroc. Au cours des vingt-cinq dernières années, vos séjours ont été enrichis par de nombreuses rencontres universitaires, philosophiques et culturelles dans diverses villes du pays, ainsi que par la publication de nombreuses traductions de vos ouvrages. Vous avez également donné de nombreuses conférences à Fès, Meknès, Kénitra, Rabat, Tanger et Casablanca. À présent, vous vous apprêtez à donner votre première conférence à l’Université d’El Jadida. Quelle est votre impression générale sur le dynamisme culturel, intellectuel et philosophique du Maroc ?

**Köchler:** La philosophie au Maroc se révèle à la fois dynamique et créative, parfois même davantage qu’en Europe, où nous avons perdu le contact avec notre tradition intellectuelle et où l’éducation humaniste est progressivement mise de côté. Au Maroc, les sciences humaines et les études culturelles continuent d’occuper une place prépondérante. Un facteur essentiel de cette vitalité intellectuelle réside sans doute dans la connaissance que les Marocains ont des diverses traditions civilisationnelles, tant orientales qu’occidentales. À ce carrefour des cultures – Europe, Afrique et Arabie – la dialectique de la compréhension de soi est particulièrement prononcée. Cela favorise le développement d’une conscience critique plus approfondie, au sens philosophique du terme, par rapport à des contextes comme celui de l’Europe ou des États-Unis, où l’on tend à s’isoler des autres traditions avec une certaine arrogance, animés par une attitude de supériorité. Cette posture conduit souvent à une méconnaissance des fondements de sa propre histoire culturelle.

Lors de votre conférence à El Jadida, vous avez choisi d’aborder le thème de la « philosophie et de la technologie ». Quel rôle la conscience, ainsi que la compréhension précise des interconnexions entre les individus et le monde, jouent-elles dans l’analyse philosophique et la critique de la technologie ?

**Köchler:** Grâce à la conscience – cette capacité à prendre du recul, c’est-à-dire non seulement à analyser le monde (la nature) qui nous entoure, mais aussi à nous percevoir nous-mêmes d’un point de vue extérieur –, les êtres humains sont en mesure d’identifier les transformations de leur propre monde induites par les interventions technologiques dans la nature et d’établir des normes éthiques pour réguler leurs interactions avec elle. Certes, les humains ne peuvent modifier les lois de la physique ; cependant, la « transformation » technologique (au sens métaphorique) de la nature, rendue possible par la science – c’est-à-dire l’utilisation de ces lois pour améliorer les conditions d’existence et accroître les chances de survie –, exerce en retour une influence sur eux. Cette interaction réciproque a des répercussions non seulement sur leur constitution physiologique, mais également sur leur constitution mentale et psychologique. L’être humain moderne risque ainsi une forme de « perte de réalité » s’il néglige l’interdépendance qui le lie à la nature et en vient à considérer la nature transformée – celle qu’il a lui-même façonnée – comme la réalité ultime, au sens ontologique du terme. Plus encore que les sciences sociales, la philosophie a la vocation et la capacité d’examiner de manière critique cette interaction entre « nature » et « culture » et, le cas échéant, de proposer une correction ou une orientation éthique aux interventions technologiques dans la nature et à l’usage des lois naturelles. Cela relève notamment du champ de l’anthropologie des techniques. Mais la question revêt également une dimension éthique essentielle : en effet, le recours aux lois naturelles permis par les sciences – qu’il s’agisse du nucléaire, des biotechnologies ou d’autres domaines – soulève la crainte d’une possible autodestruction de l’humanité. En ce sens, la philosophie peut et doit offrir le repère moral que les sciences naturelles, par leur nature essentiellement mathématique et formelle, sont incapables d’élaborer.



Dans le climat général de domination technologique qui caractérise notre époque, comment la philosophie et la critique constructive peuvent-elles non seulement survivre, mais aussi continuer à produire des formes de connaissance rationnelle et à poser les grandes questions métaphysiques traditionnelles relatives à l’origine de l’existence du monde et de l’être humain ?

**Köchler:** Surtout dans le domaine des technologies sociales, dont l’efficacité a été amplifiée par le développement rapide des technologies de l’information (TI), il existe un risque croissant que l’individu ne parvienne plus à saisir la complexité des interrelations qui structurent son environnement et devienne la proie de manipulations affectant non seulement sa perception du monde, mais aussi – et de plus en plus – son comportement de consommateur. Dans une société industrielle où les besoins sont souvent façonnés par des intérêts économiques dissimulés et où les désirs sont orientés de manière à garantir la vente des derniers produits technologiques, l’être humain peine, en tant que consommateur, à discerner les mécanismes de manipulation à l’œuvre dans un monde toujours plus complexe. À l’échelle collective, nous assistons à un processus d’auto-manipulation dont la nature et l’intensité sont étroitement liées aux dispositifs technologiques eux-mêmes. Le développement de ce qu’on appelle aujourd’hui l’intelligence artificielle – c’est-à-dire des systèmes informatiques auxquels les individus délèguent progressivement leur propre pensée critique – marque un tournant décisif dans le rapport de l’homme à la réalité. Ce phénomène pourrait conduire, peu à peu, à une perte de la capacité d’analyse autonome du monde et, par conséquent, à un affaiblissement de la démocratie, fondée sur l’exercice du jugement éclairé des citoyens. Dans ce contexte, la philosophie demeure plus que jamais nécessaire comme instance critique et correctrice – à condition, bien sûr, qu’il ne soit pas déjà trop tard.

4- Si je comprends bien vos analyses philosophiques concernant la relation entre l’homme et la technologie contemporaine, vous décrivez un véritable changement anthropologique dans la manière dont l’être humain se comprend lui-même. Pourriez-vous rappeler quelques-unes des manifestations concrètes de ce changement ?

**Köchler:** Malgré toutes les possibilités offertes par la technologie pour transformer et exploiter la nature à des fins pratiques – et malgré l’amélioration qu’elle apporte aux conditions d’existence et aux chances de survie de l’humanité (si l’on met entre parenthèses, ne serait-ce qu’un instant, la menace d’autodestruction technologique qui plane sur elle) –, la finitude de l’existence demeure. La mort ne peut être abolie par aucune technologie ; elle ne peut qu’être refoulée, ce qui, notamment dans les sociétés occidentales industrialisées où la religion tend à se marginaliser, influence profondément les comportements humains au quotidien. Grâce aux technologies qui prolongent la vie, en particulier les avancées médicales, les individus se réfugient dans un présent illusoirement éternel. Cette fuite devant la réalité – alimentée par les possibilités techniques et, au fond, motivée par une angoisse existentielle profonde – trouve une illustration saisissante dans une conversation, enregistrée par hasard en septembre dernier, entre des dirigeants chinois et russes lors d’un défilé militaire à Pékin. Ils y évoquaient la perspective de rajeunir indéfiniment grâce à des transplantations d’organes et, ainsi, de repousser sans fin la mort. Or, cette illusion – aussi intense que puisse être le désir d’immortalité, surtout chez ceux qui détiennent le pouvoir – demeure fondamentalement tragique. Elle rappelle que, malgré toutes les promesses de la technique, les grandes questions métaphysiques – celles de l’origine et de la destinée, de l’absolu et du sens de la vie – restent plus pertinentes et plus urgentes que jamais. Même si la philosophie est aujourd’hui de plus en plus marginalisée dans la société de consommation et de divertissement, voire écartée des programmes scolaires, ses interrogations conservent une actualité intemporelle : elles constituent le dernier rempart contre la perte de sens dans un monde dominé par la technique.

5. Ce changement anthropologique, imposé à l’homme moderne par le développement technologique, n’entraîne-t-il pas également des transformations profondes dans l’organisation sociale et dans la structure même de l’État ?

**Köchler:** J’observe avant tout une tendance marquée à la surestimation de soi et, comme je l’ai déjà souligné, à un reflux de la réalité existentielle. Les individus s’accrochent à l’illusion qu’ils ont triomphé des dangers de la nature et qu’ils peuvent désormais imaginer un avenir affranchi de tout ce qui, autrefois, faisait autorité. Cette illusion se manifeste de manière particulièrement extrême dans l’impact des techniques médico-biologiques sur la compréhension que l’être humain a de lui-même, notamment lorsqu’elles sont utilisées pour manipuler l’identité de genre. L’homme moderne succombe ici à l’illusion de l’autocréation, comme s’il pouvait défier les lois mêmes de la nature. En réalité, de telles interventions chirurgicales ou hormonales ne modifient en rien la structure chromosomique qui détermine le sexe biologique. Ce qui se crée, c’est l’illusion d’un changement de sexe possible par un acte de volonté, qu’il soit médicalement « assisté » ou simplement déclaré. Le renversement du concept de liberté qui en résulte est frappant, notamment dans certaines législations européennes – comme en Allemagne – désignées sous le nom de loi sur l’autodétermination, comme si les êtres humains, en tant que sujets autonomes, pouvaient se prendre pour des dieux et changer de sexe à leur guise, voire chaque année, par simple déclaration. En vérité, il ne s’agit pas d’autodétermination, mais d’une illusion profonde. Une nouvelle forme de superstition se répand ainsi, sapant les fondements mêmes de la civilisation, en particulier dans l’Occident industrialisé et « hautement technologique », et compromettant la coexistence pacifique avec d’autres civilisations, auxquelles l’Occident cherche à imposer cette nouvelle conception, prétendument au nom des droits de l’homme. À terme, cette dérive conduit à une aliénation croissante de l’être humain. Un autre aspect, non moins préoccupant, de la transformation anthropologique induite par la technologie est la perte progressive d’autonomie intellectuelle. Comme je l’ai indiqué précédemment, les individus sont de plus en plus enclins à déléguer leur pensée aux algorithmes numériques, à cette soi-disant intelligence artificielle. Sous la pression économique visant à rationaliser le travail et à en accroître l’efficacité, beaucoup n’ont d’autre choix que de recourir à des outils comme ChatGPT ou d’autres dispositifs analogues – de la même manière qu’on utilisait autrefois la règle à calcul. À mesure que la pensée humaine est remplacée et que ce qui subsiste est canalisé selon les paramètres définis par les programmeurs, les individus deviennent peu à peu des êtres contrôlés par des machines, tandis que leur conscience de soi – capacité de réflexion, d’analyse et de jugement critique – s’étiole inexorablement. Nous sommes ici confrontés à une dimension entièrement nouvelle, un véritable changement de paradigme par rapport aux effets des réseaux sociaux sur l’identité humaine que j’ai analysés déjà il y a une quinzaine d’années. Il ne s’agit plus seulement de suggestibilité ou de légèreté induites par les nouveaux médias, mais d’une dépendance bien plus profonde : une soumission à la machine, une manipulabilité croissante et, au bout du compte, une perte réelle de liberté, dissimulée sous les apparences d’un épanouissement personnel. C’est, en vérité, le cadre de réalisation de l’utopie négative imaginée par Aldous Huxley dans Le Meilleur des mondes : une humanité qui croit se libérer par la technique, alors qu’elle s’y asservit.

6. Ce changement anthropologique, imposé à l’homme moderne par le développement technologique, n’entraîne-t-il pas aussi des transformations profondes de l’organisation sociale et de la structure de l’État ?

**Köchler:** L’évolution décrite précédemment, vers une forme de privation de liberté dissimulée sous les apparences de la liberté, signifie que les individus, en tant que citoyens, deviennent bien plus vulnérables à la manipulation de leurs actions – manipulation dont ils n’ont souvent aucune conscience – qu’ils ne l’étaient avant le développement des technologies de l’information et l’essor exponentiel des technologies sociales qui en ont découlé. L’organisation étatique peut ainsi – souvent à l’insu des masses – évoluer vers un contrôle totalitaire subtil, mais d’autant plus efficace qu’il se présente comme rationnel et nécessaire. Quant à l’organisation sociale au sein de l’État, elle subit une érosion progressive des fondements de l’individualité, au point que la société tend à devenir un agrégat de sujets dont le comportement peut être orienté, homo-

généisé, voire contrôlé de manière quasi arbitraire par les moyens technologiques évoqués. Ce n’est pas un hasard si l’on parle aujourd’hui de « rationalisation » des opinions et des attitudes. La technologie publicitaire, avec ses méthodes d’influence à la fois sociales et techniques – si fines qu’elles échappent à la perception individuelle –, nous révèle déjà ce que cela signifie en dernière instance. Autrefois, on aurait parlé de dictature. Pourtant, dans la société contemporaine de consommation et de divertissement, rendre possible par la technologie, on se laisse volontiers séduire par l’illusion – soigneusement entretenue par les détenteurs du pouvoir économique et politique – que cette liberté fictive représenterait la forme la plus accomplie d’épanouissement humain. L’émancipation relative des contraintes naturelles, que la technologie a sans conteste rendue possible, engendre en réalité une multitude de nouvelles dépendances à l’égard des processus technologiques que nous avons nous-mêmes créés, ainsi que des interactions – souvent mal comprises – entre l’homme et la machine. L’être humain, en tant que sujet autonome et conscient, risque ainsi de s’effacer peu à peu de l’équation.

7. Vous avez également formulé une critique fondamentale de l’impact des technologies sur le dialogue entre les cultures et les civilisations. Bien que ces technologies aient indéniablement contribué à rapprocher les peuples et les nations, quels risques et quelles conséquences négatives présentent-elles en termes d’affaiblissement ou de destruction des liens de solidarité entre les êtres humains ?

**Köchler:** Du fait du développement rapide des transports et des technologies de l’information, contrairement aux siècles précédents, les êtres humains vivent désormais en contact permanent avec une multitude de civilisations, de modes de vie et de systèmes de valeurs différents. Cependant, la possibilité de changer de lieu à tout moment – du moins en théorie – ou de se connecter instantanément avec des personnes situées aux quatre coins du monde, et de « découvrir » leur culture via la télévision par satellite ou Internet, peut, comme on le constate dans les sociétés industrialisées de plus en plus multiculturelles, engendrer une attitude défensive envers « l’autre » au sein des groupes sociaux et chez leurs membres. Dans les cas extrêmes, cette attitude peut même dégénérer en hostilité ou en agression. Cette dynamique est particulièrement manifeste face à la domination technologique de la civilisation occidentale, souvent perçue comme une volonté d’uniformisation culturelle, un « alignement » forcé selon les valeurs occidentales, dans toutes les régions du monde. Le paradoxe de la civilisation technologique réside précisément dans le fait qu’en rapprochant physiquement et spatialement les individus, elle peut les éloigner mentalement, générant une forme d’aliénation mutuelle. L’humanité, durant les millénaires précédant l’avènement de la technologie moderne, n’avait pas appris à composer avec des modes de vie et des systèmes de valeurs radicalement différents des siens. Dans ce contexte, on observe ce que l’on pourrait appeler une « simultanéité non simultanée » des cultures, chaque société se trouvant à un stade différent de son développement. Même si, philosophiquement, ce que j’appelle la « dialectique de la compréhension culturelle de soi » – la rencontre avec la différence, c’est-à-dire le projet de vie provenant d’une tradition autre que la sienne – constitue une condition préalable à la formation de toute identité culturelle et, par extension, d’une personnalité mature, les individus doivent d’abord apprendre à composer avec l’immense diversité qui les entoure, qu’elle soit temporelle ou spatiale. Le danger qui menace la stabilité des sociétés multiculturelles au sein d’un État, ainsi que la coexistence pacifique à l’échelle mondiale rendue possible par la technologie, réside dans le fait que, en réaction excessive à cette diversité, certains cherchent à s’isoler les uns des autres, à découpler leurs intérêts économiques, leur vision du monde et leur culture du reste du monde – comme l’illustre, à l’échelle politique, le slogan « America First ! », devenu si influent aux États-Unis ces dernières années. Dans ce culte du soi, la solidarité entre les groupes revendiquant une identité spécifique – tant au sein d’un État qu’à l’échelle mondiale – est reléguée au second plan. Il n’existe pas de solution « technique » à ce phénomène : seule une prise de conscience rationnelle peut y remédier. Dans cette course anarchique à l’affirmation de soi face à tout ce qui est étranger, c’est finalement sa propre civilisation qui en pâtit, et, à long terme, les chances de survie de chacun – et donc de sa propre commu-